

DOCUMENTS
pour l'histoire
des techniques

Documents pour l'histoire des techniques

Nouvelle série

18 | 2^e semestre 2009

La numérisation du patrimoine technique

Suzanne de Cheveigné et Frédéric Joulian éd., « *Les natures de l'homme* », *Techniques & culture*

Techniques & culture n° 50, septembre 2008, 314 pages.

Alexandra Bidet et Jean-Bernard Ouédraogo



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/dht/262>

ISSN : 1775-4194

Éditeur :

Centre d'histoire des techniques et de l'environnement du Cnam (CDHTE-Cnam), Société des élèves du CDHTE-Cnam

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2009

Pagination : 223-225

ISBN : 978-2-9530779-4-0

ISSN : 0417-8726

Référence électronique

Alexandra Bidet et Jean-Bernard Ouédraogo, « Suzanne de Cheveigné et Frédéric Joulian éd., « *Les natures de l'homme* », *Techniques & culture* », *Documents pour l'histoire des techniques* [En ligne], 18 | 2^e semestre 2009, mis en ligne le 24 septembre 2010, consulté le 23 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/dht/262>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2019.

© Tous droits réservés

Suzanne de Cheveigné et Frédéric
Joulian éd., « *Les natures de
l'homme* », *Techniques & culture*

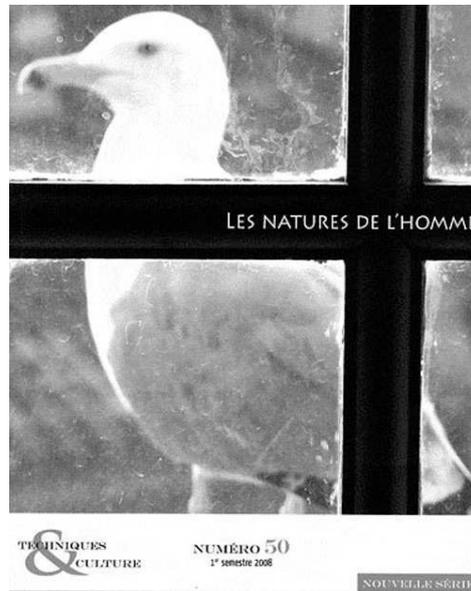
Techniques & culture n° 50, septembre 2008, 314 pages.

Alexandra Bidet et Jean-Bernard Ouédraogo

RÉFÉRENCE

Suzanne de Cheveigné et Frédéric Joulian éd., « Les natures de l'homme », *Techniques & culture* n° 50, septembre 2008, 314 pages.

- 1 Ce numéro thématique de Techniques et culture inaugure une nouvelle présentation de la revue. Le format du volume est élargi et le contenu richement illustré. Partant du dualisme classique « nature/culture », il se propose de « rendre compte des recherches actuelles sur les manières de penser les relations de l'homme et l'animal, l'homme et la nature ». Les éditeurs du volume, dans leur introduction, sans nier les champs disciplinaires, s'engagent nettement dans une perspective pluridisciplinaire « car, estiment-ils, aussi bien la réduction de l'homme à son substrat biologique que l'attribution de cultures aux animaux s'accompagnent désormais de renoncements à d'étroites exigences disciplinaires ». Il faut donc « explorer ces transgressions de limites, sans préjuger de l'enrichissement ou de l'appauvrissement qu'elles apportent ». Les auteurs savent qu'une proclamation pluridisciplinaire ne dédouane pas d'une attention aux performances heuristiques des outils. En retraçant la perspective commune à l'ensemble des textes, ils insistent ainsi sur l'usage abusif de concepts anthropologiques ou philosophiques dans le domaine animal. Attribuer une capacité culturelle ou une tradition à un animal n'est jamais neutre ; or l'on interroge rarement la signification de cette opération.
- 2 Contre une tendance réductionniste dominante, associée à de « nouvelles économies de la connaissance peu propices à l'intégration de la variété ou à la compréhension détaillée des phénomènes », le parti pris est clairement celui de l'enquête : revisiter la « question du propre de l'homme » et de l'animalité, c'est mettre au jour « des continuités ou des discontinuités entre humains et animaux ».
- 3 Le dossier comprend trois grandes parties : 1. La nature mise en réserve ; 2. L'animal exposé ; 3. Définir les natures/cultures de l'homme. Dans le premier volet, le texte de Isac Chiva, aux ambitions théoriques affirmées, examine l'histoire croisée des parcs naturels et du patrimoine culturel. Il retrace la coupure entre « patrimoine naturel et biens culturels », l'invention du « parc naturel régional », de la notion « de patrimoine » et des institutions chargées d'encadrer le nouveau « système » des parcs naturels régionaux. Le texte permet aussi de suivre le développement des études rurales, tel que la longue expérience de l'auteur permet de le restituer. Les rapports à la « nature » sont en effet inscrits dans un processus plus large de création et de transformation de l'espace rural. Mais si l'auteur souligne la complexité de cette histoire, et prend ainsi au sérieux l'ambition du titre, la relative étroitesse du domaine et des disciplines envisagés donne simultanément l'impression d'une histoire interne des enjeux institutionnels, loin des enjeux théoriques que le rapport à la nature pose à l'ensemble des sciences de l'Homme¹. Le texte de Valeria Siniscalchi étudie la patrimonialisation de la nature propre à la définition d'un espace protégé, en examinant les rhétoriques, les intérêts hétérogènes et les luttes symboliques qui entourent la création du Parc National des Ecrins. Outre la modification de l'idée de nature, requalifiée en termes patrimoniaux, elle observe la façon



dont la nature, les savoirs et les savoir-faire entrent dans la construction des identités locales à partir desquelles se modèle le « territoire ».

- 4 Dans le second volet, Aude Mottiaux analyse l'inclusion des habitants dans le Parc Naturel de l'Île de Porquerolles. Elle nous montre ce qui a conduit à identifier une « espèce » humaine singulière, légitimée par l'insularité et par l'appropriation de règles juridiques et de notions scientifiques, comme celle d'« espèce endémique ». Le texte de Lucie Dupré étudie quant à lui l'imbrication entre nature et culture en prenant l'exemple de ruines féodales dans les Vosges : comment protéger simultanément nature et culture dans un espace où les deux dimensions sont étroitement associées ? N'est-il pas contradictoire que « l'injonction patrimoniale » impose le « site » comme « objet démocratique » ? Pour l'auteur, ce « produit de patrimonialisation hybride » peut, contrairement à la réserve, favoriser une gestion harmonieuse des biens de natures et de cultures. Mais la présentation, un peu descriptive, de cette confrontation ne mène guère à analyser ce saisissement de l'espace par la société marchande – elle s'en tient plutôt à une visée d'intervention. En envisageant le zoo comme un « ailleurs du monde sauvage », Garry Marvin analyse ensuite les discours et l'imaginaire qui entourent l'animal ni sauvage ni domestique. La théâtralisation du « sauvage » reste toutefois abordée à travers les seuls animaux, là où l'imaginaire occidental a longtemps aussi intégré des humains au domaine du sauvage et à sa mise en scène ludique. Peut-on questionner l'identité humaine à travers la seule lorgnette du zoo animal ? A cette interrogation sur la théâtralisation des animaux, et le retournement que cette mise en scène fait subir à l'identité humaine, répond le texte de Frédéric Joulian et Christophe Abegg, qui se penche sur le face à face entre l'éthologie et l'anthropologie. Le zoo exprime, pour les auteurs, les relations changeantes de l'homme à la nature. En tant que lieu de conservation des animaux en voie de disparition, propice à une pédagogie du respect du monde animal, le zoo doit-il vraiment être considéré comme un « acteur écologique » ? Serge Chaumier tente de comprendre les variations des perceptions du public, selon qu'est considéré un zoo ou un musée d'histoire naturelle. En montrant les logiques utilitaristes qui président aux choix du public, l'auteur milite pour un enrichissement des perceptions, et l'avènement d'une « nouvelle génération de zoos ». A ces trois textes, on poserait volontiers une même question : quelle est la fonction historique de cette scénarisation ? A défaut de redéfinir les acteurs et les concepts utilisés, il nous semble en effet que cette problématique du zoo ne peut se développer sans une plongée dans l'évolution des techniques et des catégories issues du monde moderne : le zoo est issu de l'histoire de l'Occident² et de sa manière singulière de contrôler et de jouir de la « nature ».
- 5 Dans la troisième section du volume, Florence Burgat interroge en philosophe l'opposition humanité/animalité : la valorisation de la « culture » repose, dans la philosophie occidentale, sur la dévalorisation de la « nature ». Elle invite alors à repenser la « différence zoo-anthropologique », mais n'indique jamais vraiment les limites des catégories confrontées, alors que cette « nature » est étroitement liée à l'évolution de la philosophie occidentale. Georges Guille-Escuret se penche ensuite sur la « stagnation théorique » qui a marqué à ses yeux les questions relatives au rapport nature/culture : « confusion » et « répétition » ont été favorisées par un « glissement analogique des raisonnements ». Avec un humour légèrement grinçant, il en livre maints exemples issus de diverses tentatives de biologisation du social. Ce texte est sans doute celui qui rejoint le mieux, à travers notamment le débat sur le « cannibalisme », la perspective critique annoncée par les éditeurs du volume. Le lecteur sera attentif à sa réflexion sur

l'interdisciplinarité, dont il pointe les dysfonctionnements lorsqu'elle est pratiquée sans « cadre de référence explicite ou déductible » contrôlable. L'ampleur du débat ne permet pas de le traiter dans un texte aussi court, mais l'auteur pointe une « connivence de la stagnation », qui déborde à l'évidence les rapports nature/culture. On regrettera toutefois qu'il ne fasse pas référence au débat désormais classique sur le réductionnisme, qui a cours dans toutes les disciplines. Enfin, Suzanne de Cheveigné étudie le traitement du décryptage du génome humain par la presse française, et conclut que la « diversité des discours médiatiques » engage des visions différentes de la science.

- 6 De la lecture de ce volume, on tirera d'utiles éléments informatifs. Le grand intérêt des questions soulevées et l'ampleur des développements attendus laissent toutefois un peu le lecteur sur sa faim. Les perspectives critiques ouvertes dans l'introduction ne trouvent en effet pas toujours un prolongement dans les contributions, qui n'explorent de façon systématique ni l'hétérogénéité actuelle des rapports à la « nature », ni les divers cheminements de leurs histoires. N'est-ce pas aussi l'usage même du concept de « nature » qui serait à interroger ? Il suggère en effet la confrontation d'individus déjà constitués avec un objet de connaissance ou de « représentations » qui leur serait extérieur, alors que les notions d'environnement (T. Ingold), de milieu (A. Leroi-Gourhan, G. Simondon, J. Von Uexküll), d'écoumène (A. Berque) ou même de situation (A. Piette) invitent plutôt le chercheur à partir de notre immersion, notre engagement constitutif dans le monde, et de l'unité en mouvement que constitue « l'organisme-dans-son-environnement »³, pour suivre les habitudes, les modes de présence et les points de vue qui s'y élaborent sans cesse. La motricité, l'habiter, les ambiances, les affordances, etc., s'inviteraient alors à l'agenda d'une étude des perceptions du monde environnant. Ce beau numéro de *Techniques et culture* n'en constitue pas moins une utile contribution à ce vaste programme ouvert aux sciences sociales.

NOTES

1. On peut ainsi être surpris que les travaux de Claude Rebol ne soient pas mentionnés : « Les déterminants sociaux de la fertilité des sols », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 17-18, 1977, p. 85-102. Voir également Jason W. Moore, « Nature and the transition from Feudalism to Capitalism », *Review : A Journal of the Fernand Braudel Center*, 26(2) 2003.
2. Scott Atran, *Cognitive foundations of natural history : toward an anthropology of science*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.
3. Voir par exemple cet ouvrage, qui a précisément pour point de départ les relations homme-animal et une interrogation sur l'interface animalité/humanité : Tim Ingold, *The perception of the environment. Essays in livelihood, dwelling and skill*, London, Routledge, 2000.

AUTEURS

ALEXANDRA BIDET

Centre Maurice Halbwachs-Cnrs

JEAN-BERNARD OUÉDRAOGO

GRIL, Université de Ouagadougou